



DIRECTION MUSICALE : CLÉMENT MAO - TAKACS

CONCERTS 2014 - AUTOMNE

# PASTICHES, MÉLANGES ET UTOPIES



crédit photo : © www.schaltzmann.net

**Debussy – Kodaly**

## Poésies sans paroles, rêves d'avenir

Aleksi Barrière

Voici un concert d'orchestre composé entièrement de pièces pour piano. La chose aurait de quoi étonner, si Clément Mao-Takacs ne nous avait pas, depuis trois saisons, habitué à ses transcriptions qui, dans le sillage de Franz Liszt, invitent au voyage : celui de la musique d'ailleurs jusqu'à nous – et le nôtre, à travers la musique.

Debussy rêve, avec Verlaine, à une Grèce mythique et à une Italie chamarrée, faites de joies simples, d'ivresses rieuses et d'amours sans mélancolie. Kodály rêve au Paris de Debussy et Verlaine, un Paris de modernité des arts et des mœurs. Ces rêves sont, comme tous les rêves, hantés par la musique chantante du passé – la musique baroque que Debussy s'efforce de réhabiliter, ou le folklore hongrois que Kodály s'emploie à transcrire avec minutie –, mais entrouvrent aussi les portes d'un avenir différent, dont il faut dès aujourd'hui s'efforcer d'écrire la musique.

La poésie de Verlaine dans ses *Fêtes galantes* semble poser un programme esthétique particulier, fondé sur des formes courtes, ciselées, dont les vers brefs et les rimes souvent conventionnelles évoquent la simplicité des chansons populaires. De fait, le bonheur bucolique dont il est question autant que les références aux personnages fortement typés de la comédie italienne campent un idéal à la fois archaïque et populaire qui est aux antipodes des sommets de la poésie romantique de Hugo et de Lamartine, qui dans leurs longues méditations en alexandrins prêtaient leurs voix à une réflexion métaphysique où le poète se faisait philosophe autant que prophète.

La musique du XX<sup>e</sup> siècle emploiera toutes ses forces à la conjuration de l'esthétique romantique, accusée de grandiloquence et même, dans son affection pour le grand orchestre wagnérien, de

boursouflure. Ce n'est pas un hasard si Debussy, de ses vingt ans à la fin de sa vie, n'aura de cesse de revenir à la poésie de Verlaine qui, à partir des *Fêtes galantes*, ira avec toujours plus de tranquille radicalité vers la raréfaction et la simplicité. S'il a abondamment transformé la poésie verlainienne en mélodies pour voix et piano, Debussy semble aller jusqu'au bout de cette raréfaction en faisant, dans sa *Suite bergamasque*, puis dans ses *Préludes*, de la poésie sans mots, encore plus proche des indicibles et des presque riens qui occupent Verlaine – ce qu'il avait bien sûr déjà tenté dans le *Prélude à l'après-midi d'un faune*, en faisant disparaître entièrement dans les nappes éthérées de son orchestre les vers d'un Mallarmé obsédé par l'idéal du silence et de la page blanche, ce qui était peut-être le meilleur (ou l'unique) moyen de les « réaliser ».

La petite forme, la rêverie, le fragment seront alors les formes de prédilection de la modernité – celle de Debussy et Kodály avant celle de Schönberg et Webern –, et Verlaine en pose les termes avec une légèreté presque frivole. Quand Arthur Rimbaud rencontre Verlaine, c'est d'abord à travers les *Fêtes galantes*, qu'il découvre à l'âge de quinze ans : « C'est fort bizarre, très drôle ; mais vraiment, c'est adorable », écrit-il à son professeur Georges Izambard. Il est intéressant de remarquer que ces mots de l'adolescent amusé par ces petites pièces de poésie badines et saccadées, presque absurdes, bourrées d'inventions rythmiques et musicales, sont souvent également ceux du public qui découvre la modernité musicale. Pussions-nous avoir toujours cet étonnement attentif et jubilatoire face à l'inconnu, au « bizarre » auquel les artistes nous confrontent pour faire vaciller nos certitudes !

Avec rigueur et obstination, Secession Orchestra revient régulièrement sur cette époque d'éclosion de la sensibilité esthétique contemporaine. L'invitation au voyage, par sa *ré-itération*, devient un pèlerinage qui nous ramène inlassablement à un passé qui n'a rien de mythique, et qu'il nous revient de toujours réexplorer. C'est à travers ce décalage temporel constant que nous pouvons, avec le recul suffisant, contempler notre époque et son art, et mieux le comprendre et apprécier. De même, ces tentatives

passées, conçues par Debussy et Kodály dans le creuset intime de « leur » instrument de travail, le piano, ce laboratoire à pastiches et à inventions, peuvent aujourd'hui renaître sous une autre forme, une véritable « réinterprétation » qui, en redistribuant la matière musicale dans l'orchestre, la fait de nouveau voyager et participe à sa constante réactualisation, en nous offrant de nouveaux points d'entrée et de nouvelles sonorités.

Ne nous y trompons pas : l'évasion hors du présent n'est pas son refus, le rejet de la réalité au profit de chimères passéistes qui prendraient pour prétexte et pour toile de fond un âge d'or disparu. Il ne faut pas s'abîmer dans les Arcadies et les Cythères, mais comprendre la charge d'avenir de nos rêves, saisir la fragmentation et la discontinuité de nos bonheurs, afin de restaurer chacun, séparément et ensemble, la continuité de nos vies. Ce n'est pas en vain que ces évasions sont, en définitive, des retours au pays : en nous apprenant que nous ne rêvons jamais que par saccades, elles nous proposent, avec douceur mais aussi avec fermeté, de nous approprier le monde. / Octobre 2014